L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue des Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 4 août 1911.

Thermomètre de E.Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	80	24
Mid.....	88	28
3 P. M.....	90	29
6 P. M.....	90	29

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

A la Malmaison. Nouveaux Souvenirs.

Trois Lettres de Théophile Gautier. (A propos de son prochain Centenaire.)

La lutte contre la chaleur. (Petite histoire de l'Eventail.)

Philémon et Baucis. Conte inédit.

La Société du Second Empire.

Le Camp de Châlons.

Les Crimes d'un Joueur.

L'Affaire exceptionnelle, monologue.

Cuisine.

Le Clown Rouge, feuilleton du dimanche (suite).

Mondanités, Chiffons.

L'actualité, etc., etc.

La fin de la crise anglaise.

On a lu la lettre adressée par M. Asquith, premier ministre, à M. Balfour, chef de l'opposition. Cette lettre de notification, qui témoigne de l'élégante courtoisie des mœurs parlementaires anglaises, marquait vraisemblablement la fin de la crise constitutionnelle. M. Asquith fait en effet savoir que le roi lui a promis de créer de nouveaux pairs dans le cas où les Lords persisteraient à refuser le vote du Parliament bill.

Il était infiniment probable que le roi répondrait ainsi à l'appel du premier ministre. On avait dit le contraire. Mais c'était, semble-t-il, en tenant trop peu de compte des événements survenus depuis dix mois. Sans doute, en novembre dernier, George V avait discrètement mais nettement marqué sa volonté de ne pas suivre l'allure trop rapide du gouvernement libéral, sa volonté de laisser aux Lords avant les élections le temps de discuter le projet de réforme de la Chambre haute. C'est en invoquant ce précédent qu'on exprimait un doute sur les intentions royales et qu'on faisait prévoir un nouvel et solennel appel au suffrage populaire. Mais c'était oublier que la situation actuelle est sensiblement différente de celle de l'année dernière. Après le dernier scrutin, dont le sens n'a pas été douteux, une dissolution eût été peu conforme aux traditions constitutionnelles. Autant par devoir que par légitime souci de sa popularité, George V ne pouvait que sanctionner les décisions des Communes.

C'est ce qu'il vient de faire, et la seule question qui se pose est une question de forme. Les Lords céderont-ils immédiatement ou obligeront-ils le premier ministre à mettre à exécution sa menace et à faire "la fournée de pairs"? Quelques-uns des lords, les plus ardents, préconiseront peut-être cette seconde solution. Mais sans doute reconnaîtront-ils qu'ils n'ont rien à gagner à pousser les choses à bout. La création d'un grand nombre de pairs porterait un coup fatal au prestige politique et social de la Chambre haute. De plus, elle permettrait au gouvernement libéral de faire voter non seulement la réforme constitutionnelle, mais aussi, à bref délai, le Home rule et la séparation de l'Eglise et de l'Etat dans le Pays de Galles. La Chambre haute, en un mot, aggraverait son échec. Il est donc probable qu'elle se contentera d'une dernière protestation, dégagera sa responsabilité et réservera l'avenir. Après quoi, elle s'inclinera.

Le catéchisme de Louis XIV.

Dans une étude que cite l'"Intermédiaire", M. l'abbé Joseph Bonnet signale un curieux manuscrit conservé à la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg. L'extérieur n'en a rien de remarquable. C'est un volume in-16, simplement relié en veau sur tranche et portant sur ses plats, encadrés de filets, un L majuscule surmonté de la couronne royale. Il est intitulé "Catéchisme ou Briesve Instruction du Crestien". Le bibliophile Zalusky en fut autrefois possesseur, et il a écrit au-dessous : "Pour l'usage de Louis XIV, roy de France". L'exactitude de cette mention se démontre sans peine. L'ouvrage a été composé pour un roi enfant, car on y lit dès la première page la demande et la réponse suivantes : "—D. Que pense dire Votre Majesté quand elle dit que Dieu l'a créée et mise au monde ? — R. Je pense dire qu'il m'a fait de rien, qu'il m'a tiré du néant où j'étais pour me donner l'estre, la vie, mon royaume et tous les autres avantages que je possède." Que ce roi enfant fut le jeune Louis XIV, c'est ce que nous apprend la date de 1645, tracée au bas de la page du titre par la même main qui a calligraphié le manuscrit. Louis XIV, né en 1638, avait sept ans à cette époque et régnait depuis deux ans. Le caractère de la reliure convient parfaitement au temps marqué. Quant au style littéraire, tout en gardant quelques vieilles locutions, il se distingue déjà par une grande élégance. "Il tient plus de la perfection qui approche que de la rudesse qui a précédé et, comme on peut dire la même chose du langage d'Hardouin de Péréfixe, alors archevêque de Paris", M. Bonnet ne doute pas que ce catéchisme royal ne soit l'œuvre du prélat qui, depuis 1644, était le précepteur du jeune Louis XIV. D'ailleurs les naïvetés n'y manquent pas, non plus que dans l'"Histoire du roi Henri le Grand", ouvrage inconteste du même précepteur. Quelques pages avaient été laissées à la fin du volume : une main, qui n'est plus celle du calligraphe, y a ajouté deux chapitres sur les commandements de l'Eglise et sur le Péché.

Presse de guerre.

Dans la préface d'un livre curieux et dramatique qui vient de paraître, M. Jules Claretie raconte comment, sur l'initiative de M. Paul Ginisty, des journalistes français, anciens correspondants de guerre, se réunirent un soir, au café de la Paix, — ironique antithèse, — pour constituer une association.

—Messieurs, s'écria l'un d'eux tout à coup, nous avons vu des spectacles tragiques, et peut-être allons-nous en voir de plus lugubres demain. Si nous mettions en commun nos souvenirs et si nous publions un livre qui serait comme une sorte d'annuaire des correspondants de guerre ?

L'idée fut acceptée. Elle a pris corps, et nous la retrouvons aujourd'hui, sous sa forme définitive, dans un volume intitulé "Sur les champs de bataille", où chacun a apporté, en quelques pages rapides, sa moisson de choses vues, d'anecdotes terribles ou touchantes, ses impressions personnelles, et tout cela avec une extrême modestie, avec la discrétion de l'homme qui, ayant su braver le danger, s'imaginerait commettre une faute en insistant sur sa part de tranquille vaillance.

Le mot n'est pas de trop. M. Claretie le dit avec raison dans sa préface : "Il ne faut pas, lorsqu'on accepte d'être correspondant de guerre, craindre cette mort avec laquelle on joue quotidiennement dans une partie périlleuse. Plus d'un de ces soldats de la plume a été frappé à son rang. Le correspondant est au feu comme le troupier.... Ces annalistes des journées terribles font de l'histoire au péril de leur vie."

Le doyen de ces journalistes de combats est M. Lockroy. Pour son compte, il a suivi jadis l'expédition des Mille, en compagnie de Garibaldi, dont il a tracé un portrait pittoresque et vivant. Le héros est là, tout entier, dans sa grandeur et sa simplicité, soulevant sur son passage l'enthousiasme et presque l'adoration des foules.

"Nous reviâmes avec lui au Palazzo Reale, où il habitait. Les femmes et les enfants le suivirent, toujours l'acclamant. Une vieille, au moment où il gravissait le perron, se jeta à genoux devant lui et, gesticulant, poussant des cris, lui remit une pétition. D'autres s'obstinèrent à l'accompagner et montèrent à sa suite jusque dans les salons encombrés de soldats en armes. On les repoussait. Elles revenaient, suppliantes, écartant du bras les baïonnettes et s'efforçant de toucher ou la main ou les vêtements du général. Quelques-unes s'imaginaient que Garibaldi faisait des miracles et que son contact suffisait à guérir les malades."

Il y a de la gaîté, dans cette campagne de Sicile, et les batailles elles-mêmes y prennent un air de soleil, mais comme elles sont douloureuses, les pages où M. Spoll, par exemple, nous raconte la reddition de Metz! Un peu plus loin, nous accompagnons M. de Contouly dans les gorges sauvages des montagnes espagnoles où, sans pitié, se poursuit la guerre carliste. Enfin, avec M. de Lamothe, nous assistons à ces grandes journées du siège de Plevna, où les troupes du sultan montrèrent un si magnifique courage :

"Les soldats russes n'étaient pas les derniers à rendre hommage à cette inébranlable bravoure. Un officier supérieur qui revenait d'inspecter ses batteries me citait à ce propos un bien joli mot : "Ah ! colonel, lui avait dit un artilleur, quand notre tsar sera entré dans Plevna, faudra bien qu'il donne aussi à ces gens-là quelques croix de Saint-Georges !"

Parmi ces correspondants de guerre, que je voudrais tous nommer, parce que tous furent des braves, je rencontre le nom de M. Paul Ginisty. Il suivit la campagne de Tunisie et ne la raconte pas sans émotion ; mais, chez lui, le chroniqueur demeure debout, et c'est ce chroniqueur qui note au passage un des plus touchants épisodes qu'on puisse imaginer.

La colonne française est en marche. Elle va vers le combat. Sur la route, une seule auberge. Les officiers entrent pour manger. Au dessert, la fille de l'hôte, une enfant minée de consomption, prête à mourir, apparaît avec un bouquet et l'offre au commandant. Celui-ci, touché jusqu'aux larmes, demande à la petite ce qu'elle veut, et celle-ci murmure : "Je n'ai jamais entendu de musique militaire !" Alors, pour la fête moribonde, la fanfare vient jouer, "en ménageant l'effet des cuivres", et l'enfant, ravie, perdue dans une extase, est pleinement heureuse, tandis que le pauvre père se cache dans un coin pour pleurer.

Et c'est ainsi que ces correspondants de guerre, ces journalistes transformés en volontaires, ces amoureux de leur métier, affrontant le trépas pour renseigner leur journal, nous entraînent avec eux, tantôt en Chine, tantôt au Transvaal ; puis dans les Balkans, chez les Serbes et les Bulgares, et bientôt dans les immenses plaines de la Mandchourie, là où les Russes et les Japonais se rencontrent en des luttes géantes, sur des étendues si démesurées que l'œil le plus exercé ne parvient pas à y suivre une seule nuance de stratégie. Les souvenirs de M. Naudeau, envoyé à Port-Arthur, et portant sur la tragique surprise maritime qui réduisit la flotte russe à l'inaction, gardent, après tant d'années, le sombre caractère de la première heure. Tout ce livre est ainsi fait. C'est de l'histoire, la meilleure, celle qui a été vue.

Pourtant, voici où le professionnel se montre, toujours audacieux, brave et même téméraire, mais n'oubliant pas qu'il y a là-bas, à des milliers de lieues, le journal ou l'agence, attendant les dépêches, et qu'il faut essayer d'informer avant les autres.

Aussi, M. Georges Fillion, envoyé au Tonkin par l'agence Havas, n'a-t-il pas un moment d'hésitation quand il croit pouvoir abandonner la colonne Millot pour aller retrouver le général de Négrier, qui, d'après ce que racontent des paysans, est parvenu à entrer dans Bac-Ninh. On prévient cependant le journaliste français. Il y a du danger; les campagnes ne sont pas sûres ; les féroces Pavillons-Noirs rôdent aux alentours ; tomber entre leurs mains, c'est aller à la mort, après les pires supplices.

Tout cela, M. Fillion ne l'ignore pas. Mais on ne meurt qu'une fois ! Et si c'était vrai ! Si Négrier était dans Bac-Ninh ! Et si lui, Fillion, pouvait envoyer cette nouvelle en France, au monde entier, avant les autres correspondants ! Il n'écoute rien et s'en va tout seul, au galop de son cheval et le revolver au poing.

Enfin ! il voit Bac-Ninh, le drapeau aux trois couleurs, nos soldats ! Il arrive et tombe du premier coup sur Négrier, qui lui demande son nom, d'où il vient, ce qu'il veut. Il explique sa fugue et comment il a quitté la colonne Millot, dans son désir de battre ses confrères anglais. Le général, après l'avoir félicité et remercié des nouvelles dont il était porteur, mit à sa disposition cinq émissaires annamites.

"Je remis à chacun d'eux, écrit le vaillant journaliste, une longue dépêche à porter à Hanoï. Ils filèrent rapidement, avec l'appât d'une bonne récompense, par des chemins différents, pour éviter, si possible, les bandes chinoises. Un seul arriva. Le soir de ce jour la nouvelle, de source française, était criée sur les boulevards et dans Regent Street, devançant de vingt-quatre heures les nouvelles directes anglaises."

Ne croirait-on pas lire le célèbre passage de "Michel Strogoff", la lutte des deux journalistes et la victoire du Français sur l'Anglais? C'est tout aussi alerte et charmant, avec le mérite de la réalité en plus. C'est également de l'héroïsme ; mais, chez le journaliste, c'est une seconde nature, et il n'a pas l'air de s'en douter !

Une Morphinomane.

J'avais à visiter un grand et magnifique château des environs de Paris, écrit M. Raymond Meunier dans un récent numéro du "Journal des Débats". On m'avait annoncé vingt-cinq hectares d'un vieux parc classique et le reste à l'avenant. Je passai le saut-de-loup, j'entrai dans un parc, superbe en vérité, mais j'y cheminai, en cet après-midi d'automne, par des allées défoncées où aucune voiture ne pouvait plus pénétrer. Je poussai une porte grinçante et j'entrai dans un hall où, seule, une grande chèvre blanche gambadait parmi des fanes de haricots. Des domestiques hébétés de ma venue me firent enfin pénétrer dans un immense salon vide où j'attendis longtemps, longtemps. Au long de la paroi crevassée, le portrait d'une jeune femme aimable, très souriante, seule figure vivante dans toute cette déchéance d'automne malsaine, retenait mon attention et tout naturellement je pensais au cinquième acte de quelque drame ibsénien et aux contes de Poë, "Maison Usher", "Portrait ovale"....

"Je voulais voir la propriétaire du lieu. Je ne vis d'abord qu'une de ses filles. Nous causions lorsque soudain, exprimant sans doute une de ces mystérieuses harmonies qui s'imposent parfois à notre pensée, je me mis à parler de poisons et de morphine. J'eus alors facilement le secret de la décadence qui m'entourait. On me conduisit vers celle que je venais visiter. Vingt-cinq ans de drogue avaient fait de la si jolie, si vivante jeune femme du portrait une petite vieille ratatinée, bossue, aux lèvres gonflées, aux yeux affolés, à la voix perdue, au corps tordu et douloureux, et de suite ce fut l'éternelle prière : "Peut-on, peut-on me sauver de ma morphine ?" Je vivais bien en effet dans le cinquième acte d'un drame, d'un drame d'intense douleur et de psychologie tragique. Tout ce que j'appris alors, tout ce que j'ai appris depuis me le confirma.

"Et le soir, suivant à nouveau péniblement les allées du vieux parc somptueux, je songeai à la petite phrase du formulaire : "La morphine est, avant tout, le sédatif de la douleur." Pauvres, pauvres hommes, toujours tourmentés de désirs, toujours tentés par l'infini ! Pauvres, pauvres désemparés, qui ne veulent plus souffrir et qui retrouvent la douleur au terme même de leurs plus espérées activités !"

Les manœuvres navales.

Le vice-amiral Jaurégnberry, commandant en chef l'armée navale réunie pour les manœuvres, arborera son pavillon sur le "Jules Ferry" le 2 septembre. Son passage sur la "Démocratie" est prévu pour certains exercices.

Un certain nombre d'officiers généraux et d'officiers supérieurs, ainsi que les officiers de l'Ecole supérieure embarqueront pendant les manœuvres sur les bâtiments qui seront désignés ultérieurement.

Des officiers de l'armée de terre embarqueront également dans l'armée navale pendant la durée des manœuvres. On sait que par mesure de réciprocité, plusieurs officiers de marine doivent suivre les grandes manœuvres de l'armée de terre.

Le ministre de la marine est un partisan convaincu de la nécessité de cette pénétration réciproque des deux corps d'officiers qui devient la règle depuis quelques années. Il estime qu'il faut en attendre les plus heureux effets pour la collaboration en temps de guerre de l'armée et de la marine et a l'intention de la faciliter en toutes circonstances.

Les manœuvres de 1911 seront précédées d'une grande revue qui aura lieu le 4 septembre aux environs immédiats de Toulon, et à laquelle on espère que le président de la République pourra se rendre.

FORT ESPAGNOL.

Foule très grande hier soir au Fort Espagnol pour jouir de la brise du lac après la chaleur torride de la journée.

Les vues du cinématographe, la musique de l'orchestre de la Fuente et le vaudeville forment un programme des plus intéressants.

Logique féminine.

Une dame, coiffée d'un gigantesque chapeau, parvient, après les plus savantes inclinaisons de tête, à pénétrer dans un tramway :

—Mon Dieu ! fait-elle, que ces portes sont ridicules !

La nomination de M. Leishman est bien accueillie en Allemagne.

Berlin, 4 août—La nomination de M. John G. A. Leishman, au poste d'ambassadeur des Etats-Unis en Allemagne, a causé une vive satisfaction dans tous les milieux.

M. Leishman est un ami intime du baron de Kiderlen-Wuechter, secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères.

Les traités d'arbitrage au Sénat.

Washington, 4 août—A l'ouverture de la séance du Sénat, ce matin, le président Taft a transmis à cette assemblée les traités d'arbitrage Anglo-Américain et Franco-Américain.

Ces documents étaient accompagnés d'un message du président.

Soldats noirs pour les Philippines.

Atlanta, Gie., 4 août—Le lieutenant John Symington, de l'armée des Etats-Unis, officier recruteur à Atlanta, a reçu ce matin un télégramme du département de la guerre lui enjoignant de recruter le plus grand nombre de nègres possible pour le service aux Philippines. Des ordres semblables ont été envoyés à toutes les stations de recrutement du Sud.

PETITES ANNONCES.

ON demande—Une jeune fille pour écrire à la machine (Typewriter) pour adresser des enveloppes ; pas nécessaire d'être sténographe ; doit parler le français. Dire salaire exigé et l'expérience que l'on possède. Adresser P. O. Box 1178. Ecrire application en anglais. 3août—4t

Les faux amis.

John B. Young, un étranger récemment arrivé à la Nouvelle-Orléans et descendu dans une maison meublée, 440 rue St-Charles, avait fait la connaissance d'un nommé Munden, avec lequel il était rapidement devenu intime.

Jeudi soir Young invita son nouvel ami à partager sa chambre, invitation qui fut acceptée.

A son réveil, hier matin, le trop confiant Young eut le regret de constater la disparition de son ami et de son portefeuille contenant une vingtaine de dollars.

M. Bell est appelé à remplacer M. Uhlhorn.

M. Milton W. Bell, comptable de la Sous-trésorerie des Etats-Unis a été nommé caissier de cette institution, à titre temporaire, en remplacement de M. Théodore G. Uhlhorn récemment décédé.

Cette nomination a été annoncée hier matin par le Sous-trésorier fédéral, M. John A. Wogan.

Cafetiers condamnés.

Deux cafetiers, accusés d'avoir vendu de la bière à des mineurs, ont été condamnés hier à 50 dollars d'amende chacun par le juge Wilson.

Les inculpés, nommés Katz et Castaing, ont plaidé coupable et ont payé l'amende.

L'ABEILLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris :

$12 .. Un an | $6..... 6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris :

$15.15.. Un an | $7.55..6 mois | $3.80..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris :

3.00..Un an | $1.50...6 mois | $1.00...4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

$4.05..Un an : $2.00...6 mois | $1.35...4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, non abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX, ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 27. Commencé le 6 juillet 1911

VENGEANCE AVEUGLE

GRAND ROMAN INEDIT

Par JEAN D'ALERIA

DEUXIÈME PARTIE

NOBLE INFORTUNE

V

PREMIÈRE ÉTAPE DE MISÈRE

Suite.

Annette remit les clefs de l'appartement à la concierge qui n'avait pas daigné se déranger pour adresser un salut d'adieu à des locataires tombées aussi bas.

Les duchesses ne lui laissèrent pas leur adresse ; elles voulaient disparaître, s'enfoncer dans l'oubli, être mortes pour ceux qui les avaient connues.

Elles n'avaient fait que deux exceptions, l'une en faveur de Me Delange, l'autre pour les des Tournelles, ces amis courageux, discrets et fidèles.

Ces trois personnes savaient dans quel quartier populeux trouver les infortunées et sous quel nom leur écrire:

Mesdames Ursin, rue d'Orsel.

Elles avaient quitté le nom de Belmont trop tristement célèbre. Elles le reprendraient un jour, peut-être, lorsqu'il aurait été lavé de la boue dont des infâmes l'avaient éclaboussé.

Elles jetèrent un dernier regard à cette maison où elles avaient connu un bonheur paisible et la plus épouvantable des souffrances. Puis, elles montèrent vivement en voiture avec Annette qui prit Jeanne sur ses genoux.

Léger grimpa sur le siège et donna l'adresse. Et le fiacre, cahin-caha, se mit en route.... en route pour la vie nouvelle, inconnue et misérable.

.....

—Mame Ursin, v'la la clef du logement.... Oh! la jolie petite mignonne!

C'était la concierge de leur nouvelle demeure qui accueillait en ces termes ses nouvelles locataires.

Un bon sourire s'épanouissait sur sa figure, laide et commune, mais honnête et franche.

Telle qu'elle était, cette figure revint à la petite fille qui répondit à son sourire et, en s'éloignant, avec ses deux mains, lui envoya un gentil :

—Au revoir, madame.....

La concierge avait donné à ces dames cette indication :

—Au fond de la cour, escalier B.

—Moi, fit Annette, je reste ici pour attendre les meubles avec Joseph.

Les façons et la physionomie d'Annette revenaient tout à fait à la concierge qui essaya d'entrer en conversation et de faire connaissance.

Elle débuta adroitement par un éloge de Jeanne qui alla droit au cœur de la nourrice.

—Pour sûr qu'elle est mignonne, notre petite, et bonne, et facile et caressante.... Tout le portrait de sa mère à cet âge.

—Vous connaissez donc la jeune dame depuis longtemps ?

—Je l'ai nourrie de mon lait, dit fièrement Annette.

—Ah ! fit l'autre qui, curieuse, se demandait quels liens unissaient cette bonne campagnarde à ces deux femmes si distinguées, sous leurs modestes toilettes.

Mais la nourrice se mordit les lèvres et s'arrêta sur la route des confidences.

Elle répondit assez habilement:

—Ben oui, le père de la jeune Madame Ursin était un gros propriétaire de chez nous, et j'ai allaité sa petite. Elle a épousé un commerçant qui a fait de mauvaises affaires, et est mort à la peine.

Alors, ces dames tâchent de se tirer d'affaires. La jeune donnerait bien des leçons de piano et Mme Ursin, la mère, voudrait faire chez elle des travaux de couture. Peut-être, pourriez-vous leur trouver cela dans le quartier ?

Moi, je fais des ménages.

—Oh ! pour des ménages, j'en connais deux, en face, qui vous conviendraient peut-être.

Pour les leçons de piano, il y a Mlle Sageret, la maîtresse de pension, qui cherche justement quelqu'un. L'institution Sageret est connue dans le quartier.

Les travaux de couture se trouveront aussi. Votre Mme Ursin pourrait aller aux grands magasins de "La Belle Jeannette," tout près d'ici, je sais qu'on y donne de l'ouvrage assez facilement.

—Merci bien, madame, je vais répéter cela à ces dames. Et j'irai dès demain m'offrir pour les ménages.

Ah! voici les meubles

Cependant les duchesses montèrent péniblement l'escalier étroit et la petite Jeanne écarquillait des yeux étonnés en disant :

—C'est pas beau ici.... Nous allons pas demeurer dans cette vilaine maison, dites, grand'mère ?

—Tais toi, Jeanne, fit doucement Irène.

Elle se demandait, en effet, sous quel toit elle coucherait le lendemain ; celui de son père ne l'attirait pas. Elle y retrouverait le confort, la richesse, ses habitudes d'autrefois. Mais combien elle préférait les humbles petites pièces qu'elle examinait en ce moment.

Elles étaient étroites, cela importait peu pour s'y blottir les unes contre les autres, y pleurer en liberté, se consoler, et s'aimer .... espérer avec la mère de celui qu'on leur avait pris.

—Elles sont gaies et propres ces chambres, dit-elle à la douairière.

Nous avons déjà introduit le lecteur chez des gens habitant cette maison. Nous lui avons montré un heureux intérieur, un ménage fort satisfait d'un logement pareil, l'air et le jour le rendaient agréable.

Les Dufour n'étaient pas les voisins immédiats des dames de Belmont : ils habitaient, eux, en haut de l'escalier A, et la maison était une vaste caserne, dont une partie des locataires ne connaissait pas l'autre.

Annette et Léger arrivèrent accompagnant les hommes qui apportaient les épaves de l'ancien et luxueux mobilier; et, malgré leur fatigue, ces dames voulurent que tout fût mis en ordre.

Ce rangement, cette installation amusèrent beaucoup Jeanne et la réconnilièrent avec la mesquinerie de sa nouvelle demeure qui, d'abord, lui avait si fort déplu.

Les derniers rayons du soleil couchant entraient librement par les fenêtres encore sans rideaux et donnaient de la gaieté à ce petit logement sous les toits.

Jenny l'ouvrière ne chantait-elle pas joyeuse en sa chambrette, en compagnie des oiseaux du ciel !....

Annette prépara le modeste dîner auquel Irène toucha du bout des dents, angoissée à l'idée de sa visite du lendemain.

—Comme je préférerais rester ici, avec vous, dans ce coin tranquille.....

—Sûr qu'on sera tranquille, fit Annette qui emportait les plats et se mêlait brusquement à la conversation. Cela lui eût valu une admonestation de Léger s'il eût été présent mais il était entré, le soir même, dans sa nouvelle place, sitôt après avoir congédié les déménageurs.

—Ah ! oui, on sera tranquille sur ce palier, répétait Annette. Pas de ménage d'ouvriers avec des enfants qui piaillent ; rien que nos deux chambres à Joseph et à moi, tout à côté de ces dames et, en face, une autre qui est occupée par une personne très bien, une couturière à la journée qui ne rentre chez elle que le soir.

Elle avait, on le voit, déjà pris ses renseignements et était également au courant de la visite que "sa fille" devait faire le lendemain.

Certes, la maison de M. Michel ne lui disait plus rien qui vaille, cependant elle était pourtant bien décidée à y rentrer, de gré ou de force, à la suite d'Irène et de son enfant.

Mais, en son for intérieur, elle ne se représentait pas bien Mme de Belmont retournant comme ça chez son papa, après tout ce qui s'était passé.

Et la vie n'y serait pas drôle tous les jours.... ah ! non.... pour personne.

La brave créature garda pour elle les tristes réflexions qui se présentaient à son esprit, car la perspective des rebuffades du père Michel l'effrayait moins que celle de la misère qui, sûrement, guettait sa fillotte.

La nuit était venue, Jeanne dormait déjà à poings fermés.

Les deux mères n'en pouvaient plus de fatigue et malgré la tristesse du présent et les appréhensions du lendemain, le sommeil s'empara d'elles, leur donnant des forces pour la lutte et les émotions qui les attendaient au réveil.